

## L'émigration russe et la naissance d'une orthodoxie française 1925-1953

Vasileios Pnevmatikakis

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slavica/1068>

DOI : 10.4000/slavica.1068

ISSN : 2034-6395

### Éditeur

Université libre de Bruxelles - ULB

### Référence électronique

Vasileios Pnevmatikakis, « L'émigration russe et la naissance d'une orthodoxie française 1925-1953 », *Slavica bruxellensia* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/slavica/1068> ; DOI : 10.4000/slavica.1068

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de *Slavica bruxellensia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

---

# L'émigration russe et la naissance d'une orthodoxie française 1925-1953

Vasileios Pnevmatikakis

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Les noms propres russes écrits originellement en cyrillique mais latinisés par leur propriétaire ont gardé leur orthographe latine. Les autres ont été translittérés.

Comme Il se fit homme avec les hommes,  
et suivant l'exemple de l'apôtre Paul qui se fit Grec  
avec les Grecs,  
faisons-nous Français avec les Français.<sup>1</sup>  
(Eugraph Kovalevsky)

1 L'exode de millions de russes fuyant la révolution d'octobre 1917 en Russie eut comme conséquence ce que Constantin Andronikov a une fois appelé le « mouvement du peuple orthodoxe vers l'Ouest »<sup>2</sup>. Suite à ce mouvement et à l'installation conséquente de tous ces russes orthodoxes dans les pays occidentaux, et surtout en France à partir de 1925, eut lieu une rencontre, parfois difficile mais toujours fructueuse, entre l'Orient et l'Occident chrétiens.



- 2 Appelés à vivre ensemble dans les mêmes pays, les mêmes villes et quartiers, les chrétiens de différentes confessions se mirent à se connaître ; les contacts théologiques, l'osmose philosophique, les échanges culturels conduisirent les esprits à chercher ce qui était de commun, ce qui pourrait unir ou ce qui faisait unir autrefois, comme une sorte de besoin identitaire émanant d'une « nostalgie des origines », comme dirait Mircea Eliade.
- 3 Dans cette quête d'identité, on a puisé de la connaissance et de l'inspiration dans le passé chrétien lointain et dans une Tradition appelée à être redécouverte et réactualisée afin de répondre aux nouvelles exigences de l'époque, ayant de fait bouleversé les jadis infranchissables divisions culturalistes du type Orient-Occident.
- 4 Epris de la conviction que l'émigration avait un sens providentiel, les orthodoxes russes ont œuvré pour le dépassement des dilemmes identitaires : la reconnaissance du français comme langue liturgique orthodoxe, la fondation de la première paroisse orthodoxe de langue française, l'acceptation dans l'orthodoxie d'un groupe chrétien français utilisant une ancienne forme liturgique gallicane, la recherche pour la reconstitution dudit « rite des Gaules » et enfin les efforts pour l'organisation ecclésiastique d'une « orthodoxie occidentale » sont des exemples attestant précisément cette quête d'une orthodoxie « catholique »<sup>3</sup>.
- 5 La période la plus fructueuse pour la réalisation de cette synthèse était celle durant laquelle l'hierarchie orthodoxe russe, locale ou patriarcale, a activement soutenu cette nouvelle entreprise ; ayant commencé en 1925, avec la fondation de l'Institut de Théologie Orthodoxe Saint-Serge et la création de la confrérie orthodoxe Saint-Photius à Paris, cette période a pris fin en 1953, date à laquelle le patriarcat de Moscou leva finalement sa protection canonique des paroisses orthodoxes dites « occidentales » et ces dernières se trouvèrent hors de la communion orthodoxe.

## Le sens de l'exil

- 6 Anton Kartašov, professeur russe d'histoire ecclésiastique à l'Institut de Théologie Orthodoxe Saint-Serge de Paris<sup>4</sup>, disait à ses étudiants qu'au-delà des phénomènes historiques, il existait aussi une autre intrigue, un espace où s'exerçait mystérieusement la grâce divine<sup>5</sup>. Cette interprétation consciemment théocentrique de l'histoire trouvait ses origines dans le choc profond qu'avait subi le monde des intellectuels russes lors de la révolution d'octobre 1917 et le déracinement qui s'ensuivit. Un choc vécu par ces

orthodoxes comme un jugement divin<sup>6</sup>, comme une nouvelle captivité babylonienne du peuple de Dieu. Ainsi, suite au renversement spirituel du monde russe, les orthodoxes russes du XX<sup>e</sup> siècle, tout comme le peuple juif dans l'antiquité, devaient réinterpréter la religion « sans Temple, roi et terre »<sup>7</sup>.

- 7 Dans leur quête de sens et de réponses par rapport à ces considérations, les philosophes religieux et les théologiens russes de la diaspora se sont longuement interrogés sur les limites entre l'histoire et la théologie et sur les relations de l'Église avec le monde temporel. C'est à partir de ces interrogations que s'est graduellement forgée l'idée d'une « ecclésiatisation de la vie »<sup>8</sup>, une idée qui inspirait mais aussi reflétait la réalité de la diaspora russe des premières années : une floraison « anarchique et émouvante » de chapelles et d'oratoires, souvent minuscules, nichés en quelque abri provisoire dont le printemps de l'émigration russe a couvert les arrondissements périphériques et la banlieue de la capitale<sup>9</sup>.
- 8 Effectivement, quoique hétérogène, politiquement et socialement, l'émigration russe a su transformer une religiosité jadis superficielle en foi vivante, personnelle<sup>10</sup> et se rassembler autour de « forces spirituelles » comme l'Église orthodoxe<sup>11</sup>, laquelle, après l'écroulement des structures du monde qui venait de disparaître, seule paraissait « survivre au cataclysme »<sup>12</sup>.
- 9 Pourtant, ce rassemblement autour de l'Église orthodoxe n'a pas conduit, comme on pouvait le craindre, à un enfermement communautaire. Au contraire, tout en restant, pendant les années 1920 et 1930, encore fortement nostalgique de la patrie lointaine, puisant son inspiration dans son héritage spirituel et se souciant profondément de préserver son identité culturelle, l'émigration russe commença parallèlement à développer des tendances centrifuges s'opposant à un repli identitaire à connotation ethno-religieuse.

## L'aspect providentiel de l'émigration

- 10 La première de ces tendances s'est exprimée très tôt au sein de l'*intelligentsia* russe exilée, durant les années dites « pragoises » de l'émigration russe, au début des années 1920. À Prague, destination d'un grand nombre d'étudiants russes émigrés, des cercles d'études religieuses s'étaient créés pour assurer la transmission de la foi orthodoxe aux jeunes générations déracinées. Ces cercles actifs, en contact plus ou moins étroit avec les milieux chrétiens locaux, surtout protestants, se fédérèrent et donnèrent naissance à divers mouvements et confréries orthodoxes, jetant les bases permettant d'organiser une « orthodoxie en exil » structurée par des réseaux d'action et de réflexion religieuses, parfois dans un cadre interconfessionnel.
- 11 Dans ce processus d'organisation interne mais aussi de positionnement face au paysage confessionnel hétérodoxe et pluraliste des pays d'accueil, des figures emblématiques de la pensée orthodoxe russe du début du XX<sup>e</sup> siècle jouèrent un rôle prépondérant. La confrérie Sainte-Sophie du philosophe Serge Boulgakov, l'un des plus importants théologiens de l'émigration russe des premières années, regroupant entre autres les philosophes Basile Zenkovsky, Lev Zander et Nicolaj Berdjajev, l'économiste Pëtr Struve et les historiens Anton Kartašov et Georgij Florovskij<sup>13</sup> constituerait quelques années plus tard le noyau d'une génération d'intellectuels qui, basés à Paris dès 1925, discernerait dans l'épreuve de l'émigration l'œuvre de la Providence en vue du rapprochement des

chrétiens<sup>14</sup>. C'est à partir de cette conviction existentielle que les intellectuels russes de ce que l'on a appelé « l'école de Paris » s'engageront sincèrement dans le mouvement œcuménique, contribuant ainsi à la formation d'un esprit d'ouverture au sein de la diaspora orthodoxe de France.

- 12 Alors même que l'émigration russe de Paris se donnait un sens théologique à travers cette approche providentielle de l'exil et s'engageait, via ses leaders intellectuels dans le dialogue interconfessionnel, une deuxième tendance était en train de se former, représentée par un petit groupe de jeunes militants russes de culture occidentale qui poussaient encore plus loin cette même conception providentielle. Pour eux, la dispersion des orthodoxes n'offrait pas seulement une occasion historique de renouer le dialogue avec les chrétiens de l'Occident, mais surtout une possibilité de dépassement définitif des clivages historiques et culturels entre l'Orient et l'Occident et de développement d'une orthodoxie qui serait authentiquement occidentale.
- 13 Élevés dans des écoles catholiques et n'acceptant pas le prosélytisme ouvert ou latent que l'Église catholique exerçait parmi les émigrés orthodoxes en France, ces jeunes Russes, proches de l'Institut Saint-Serge mais regroupés au sein de la confrérie Saint-Photius qu'eux-mêmes avaient créée en 1925, se voulaient le fer de lance d'une Église orthodoxe missionnaire et militante<sup>15</sup> tout en étant ouverts à la culture occidentale. « Nous étions un groupe d'étudiants, tous farouchement orthodoxes, très ouverts à la culture européenne et à la pensée moderne »<sup>16</sup>, écrivait Maxime, l'un des frères Kovalevsky, initiateurs de la confrérie.
- 14 Leurs objectifs principaux, renouer avec le passé orthodoxe de l'Occident d'avant le schisme<sup>17</sup> et faire ressurgir en Occident même la tradition de l'Église indivise à partir de sources locales latentes<sup>18</sup> les incitaient à une redécouverte constante du caractère catholique et universel de l'orthodoxie au-delà des cloisonnements ethnoculturels ; pour eux, l'orthodoxie ne devait pas être exclusivement russe, slave ou grecque mais capable d'intégrer toutes les cultures. Dans leur manifeste, publié en 1925, ils proclamaient :
- Nous proclamons et confessons que l'Église orthodoxe est, dans son essence, la vraie Église du Christ ; qu'elle n'est pas seulement orientale, mais qu'elle est l'Église de tous les peuples de la terre, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud ; que chaque peuple, chaque nation a son droit personnel dans l'Église orthodoxe, sa constitution canonique autocéphale, la sauvegarde de ses coutumes, ses rites, sa langue liturgique.<sup>19</sup>
- 15 Saint-Photius, la confrérie que ces jeunes Russes avaient créée sous le patronage d'un patriarche de Constantinople du IX<sup>e</sup> siècle, vénéré comme le défenseur contre Rome d'une orthodoxie pure, se situait dans la continuité des confréries laïques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en Russie occidentale. Elle était caractérisée par la grande proximité mutuelle de ses adeptes, par un intégrisme doctrinal et une exploration et une vénération ferventes des traditions religieuses françaises les plus anciennes<sup>20</sup>. D'ailleurs, elle était organisée sur le modèle d'un ordre de chevalerie médiéval ; ses membres se considéraient comme des « croisés » de l'orthodoxie en terre d'Occident<sup>21</sup>. En raison de ce caractère quasi secret, la confrérie Saint-Photius suscitait parfois des sentiments de méfiance ou de réticence dans certains milieux ecclésiastiques de l'émigration russe. Ses statuts pourtant étaient approuvés par le métropolite Euloge, administrateur des paroisses russes en Europe occidentale, lui-même<sup>22</sup>.
- 16 Malgré les différences d'approche dues en partie à l'écart d'âge et de culture de leurs représentants (la première génération de professeurs de l'Institut Saint-Serge

n'enseignait ni écrivait en français tandis que les jeunes membres de la confrérie Saint-Photius mettaient en avant leur solide culture française), ces deux tendances au sein de l'émigration russe partageaient le même point de départ : la conviction profonde que la diaspora orthodoxe avait un caractère providentiel. Et c'est précisément cet élément commun qui les faisait converger sur le rôle que devait avoir la langue française dans l'aboutissement de leurs causes.

## Le français : une langue pour les orthodoxes

- 17 Dès 1927, l'idée de célébrations liturgiques en langue française se posait dans certains milieux de l'émigration russe de Paris, principalement en raison du fait que dans de nombreuses familles d'émigrés, le français commençait à prendre le pas sur le russe. Eugraph et Maxime Kovalevsky, les deux jeunes frères de la confrérie Saint-Photius, dont le père, ancien parlementaire à la Douma, était très actif dans la vie ecclésiale orthodoxe de Paris, ont réussi à attirer l'attention du métropolite Euloge sur les besoins spirituels de ces familles russes devenues francophones. « Il faut tourner les yeux vers l'avenir... », avait alors consenti le métropolite. Et de poursuivre : « Soit ! Ils ont perdu leur langue maternelle ! Mais chez les Russes dénationalisés, efforçons-nous de sauver au moins la foi orthodoxe ! »<sup>23</sup>. C'est alors dans ce souci principalement pastoral que se cristallisa d'abord l'idée de la création à Paris d'une paroisse orthodoxe de langue française. Pour l'organisation d'une telle paroisse, le métropolite Euloge a su être audacieux : il a fait appel au père Lev Gillet.

## Lev Gillet et la première paroisse orthodoxe de langue française

- 18 Le père Lev était un moine catholique français, grand admirateur de la spiritualité russe, qui avait prononcé ses vœux monastiques en 1924 au monastère d'Uniov en Galicie, alors en Pologne, au sein d'une communauté grecque-catholique ukrainienne<sup>24</sup>. En 1928, ayant déjà passé un an sur la Côte d'Azur comme membre d'une association grecque-catholique d'aide aux émigrés russes affluant par milliers dans le Midi de la France<sup>25</sup>, et déçu par l'intransigeance et le mépris de Rome envers le mouvement œcuménique naissant de l'époque<sup>26</sup>, il avait traversé une crise intérieure qui l'avait amené à s'éloigner de Rome et à entrer en relation avec Mgr Vladimir, l'évêque orthodoxe russe de Nice qui l'avait introduit à son tour au métropolite Euloge à Paris.
- 19 Ainsi, lorsqu'en mai 1928, le père Lev concélébra, dans la chapelle privée du prince russe Grégoire Trubeckoj à Clamart, dans la proche banlieue parisienne, la divine liturgie avec le père Boulgakov de l'Institut Saint-Serge, sous la présidence du métropolite Euloge, il avait été admis dans l'Église orthodoxe sans être soumis à aucun rite de réception<sup>27</sup>. À part le père Boulgakov et le métropolite Euloge, plusieurs représentants de l'intelligentsia russe parisienne de l'époque, tels que le philosophe Nikolaj Berdjajev, le théologien Georgij Florovskij et la poétesse Marina Cvetaeva, assistaient à cette concélébration historique, affichant ainsi leur sympathie pour le prêtre orthodoxe français, tandis que le chef de chœur était Eugraph, le jeune leader dynamique de la confrérie Saint-Photius<sup>28</sup>.
- 20 C'est au concélébrant français de Clamart que le métropolite Euloge assigna alors la charge de recteur de la nouvelle paroisse orthodoxe française. Celle-ci, placée sous le

vocabulaire de la Transfiguration-et-Sainte-Geneviève, patronne de Paris, vit officiellement le jour en novembre 1928 au numéro 10 du boulevard Montparnasse, dans les locaux que la YMCA (Young Men Christian Organisation), puissante organisation internationale de jeunesse d'origine anglo-saxonne et protestante, avait généreusement attribué à l'ACER (Action Chrétienne des Étudiants Russes), mouvement de jeunesse russe, fruit des « années pragoises »<sup>29</sup>.

- 21 Dès ses débuts, la paroisse attira une communauté modeste mais diversifiée. Ses membres réguliers n'ont jamais dépassé la trentaine<sup>30</sup> mais sous l'impulsion des paroissiens actifs de la confrérie Saint-Photius, qui avaient d'ailleurs entrepris le laborieux travail de l'adaptation de la liturgie byzantine et des chants russes en langue française à partir des traductions faites par les moines du monastère bénédictin de Chevetogne en Belgique, de jeunes intellectuels russes comme les théologiens Vladimir Lossky, chef de la confrérie Saint-Photius, et Paul Evdokimov, futur professeur de théologie morale à l'Institut Saint-Serge, mais aussi des Français issus de mouvements protestants et catholiques comme Natacha Evdokimov, épouse de Paul, et Georges Jouanny, futur recteur de la paroisse, se sont très vite joints aux membres fondateurs. Quant au père Lev, il voyait dans cette paroisse l'affirmation d'une orthodoxie universelle et multiethnique qui comportait en elle la semence d'une nouvelle Église locale.
- 22 Dans un article écrit pour le premier numéro du bulletin paroissial *La Voie*, le père Lev expliquait avec clarté sa vision de l'ecclésiologie orthodoxe qui avait inspiré la création de la première paroisse orthodoxe française :

Voici qu'une Église Orthodoxe de langue française existe à Paris.

(...) Tout d'abord nous ne sommes pas une création religieuse nouvelle, nous ne sommes pas une « secte ». Nous sommes une branche de l'Église catholique et apostolique orthodoxe d'Orient<sup>31</sup>, laquelle par une ligne ininterrompue remonte aux apôtres du Christ. Nous ne sommes pas un groupe qui se soit détaché d'une des confessions chrétiennes existant en France. Membres à titre individuel de l'Église Orthodoxe, soit par naissance, soit par adhésion réfléchie, nous avons obtenu d'elle la permission de nous réunir pour former un groupe de caractère local. L'Église Orthodoxe Universelle tient à ce que chacune des « Églises-sœurs » qui la composent vive sa vie propre, avec sa langue et ses traditions. C'est pourquoi la Hiérarchie orthodoxe a encouragé et béni la formation de ce petit groupe ecclésiastique spécial : l'Orthodoxie française.

Notre communauté, à l'origine, se proposait surtout de pourvoir aux besoins spirituels d'un certain nombre de réfugiés russes qui sont devenus Français de nationalité et de langue. Il fallait, d'autre part, pourvoir aux besoins spirituels de quelques Français qui, soit par suite d'attaches familiales avec la Russie, soit par suite d'un libre choix, professent la foi orthodoxe. Ainsi s'est constituée notre paroisse. Elle ne rentre pas dans le cadre de l'Église russe. Il est vrai que nous sommes actuellement sous la juridiction du Métropolitain des Églises orthodoxes russes de l'Europe occidentale ; que nous tenons de lui notre existence canonique. Toutefois, si nous relevons de Son Éminence le Métropolitain Euloge, ce n'est pas en tant qu'il est chef des orthodoxes russes de l'Europe occidentale, mais (conformément aux canons) en tant qu'il est l'évêque le plus proche de notre communauté naissante. Il est possible, il est même normal que l'Orthodoxie française, lorsqu'elle aura atteint un certain stade de développement, devienne autonome. Et comme l'Orthodoxie n'est pas byzantine ou slave, mais universelle, il appartient aux Orthodoxes occidentaux de créer un type d'Orthodoxie propre à l'Occident qui, par un retour aux sources traditionnelles locales, pourra sur certains points différer notablement du type oriental. (...)

Français de nationalité ou de langue, nous nous sentons liés à l'ancienne tradition « orthodoxe » de la France, à la France « très chrétienne » des siècles où l'Orient et

l'Occident n'étaient pas séparés. Saint Irénée (qui fut le trait d'union entre l'Orient et l'Occident), les martyrs de Lyon et de Vienne, saint Denys, saint Martin de Tours, sainte Geneviève : tels sont quelques-uns des grands noms auxquels nous voulons nous rattacher. Mais nous ne nous sentirons étrangers ni à Saint Louis, ni à Jeanne d'Arc, ni à Pascal. Et, tout ce que le cœur français et l'intelligence française d'aujourd'hui créent de bon et de grand, nous voulons aussi le sentir nôtre, le consacrer au Christ, le faire orthodoxe.

Notre action religieuse ne se limite pas à un pays. L'Orthodoxie française peut offrir une langue commune aux divers groupes ethniques orthodoxes. Elle peut ainsi travailler dans le sens de cette œcuménicité et de cette catholicité que tant d'âmes désirent aujourd'hui<sup>32</sup>.

- 23 Ce climat d'euphorie n'allait pas durer longtemps. Au début de l'année 1931, moins de trois ans après sa fondation, la première paroisse orthodoxe de langue française subit les lourdes conséquences des divisions juridictionnelles qui ont déchiré l'émigration russe en France. Ainsi, la rupture du métropolite Euloge d'avec le patriarcat de Moscou et son passage sous l'obédience du patriarcat de Constantinople privèrent le père Lev de ses plus proches et actifs collaborateurs, les frères Kovalevsky et Lossky de la confrérie Saint-Photius refusant catégoriquement de quitter l'Église mère russe.
- 24 Durant les années suivantes, la vie de la paroisse connut des fluctuations. En 1936, père Lev fut déchargé de ses responsabilités de recteur en vue de son départ définitif au Royaume-Uni et deux nouveaux prêtres enthousiastes vinrent apporter leur contribution. Mais quelques années plus tard, sous les effets néfastes de la Seconde Guerre mondiale et de l'Occupation, la première paroisse orthodoxe de langue française, fruit de la rencontre de la spiritualité russe et de la langue française, disparaîtra silencieusement : le père Georges Jouanny, qui avait remplacé le père Lev comme recteur de la paroisse en 1936 partit pour le Midi de la France sans qu'un nouveau recteur soit nommé, la mère Marie Skobtsova<sup>33</sup> et son fils Iouri périrent dans les camps d'extermination nazis tandis que d'autres amis comme Georges Fedotov, professeur d'histoire de la mentalité religieuse russe à l'Institut Saint-Serge, et Constantin Motchoulsky, historien de la littérature russe, quittèrent la France pour les États-Unis. Pourtant, cette disparition ne signera pas la fin du rêve d'une orthodoxie française.
- 25 Au milieu des années 1930, grâce à un événement antérieur fortuit, le développement d'une orthodoxie d'expression française allait prendre une tout autre tournure. En novembre 1929, lors d'une réunion de représentants de divers mouvements spirituels à Paris, père Lev avait fait la connaissance de Mgr Winnaert, l'évêque d'une toute petite Église, appelée à l'époque « Église libre catholique ». Cette Église d'un peu plus d'un millier de fidèles, plus tard renommée « Église catholique évangélique », allait jouer un rôle décisif dans le développement de l'orthodoxie française.

## Louis-Charles Winnaert et la naissance d'une « orthodoxie occidentale »

- 26 Louis-Charles Winnaert, né à Dunkerque en 1880, avait été ordonné prêtre de l'Église catholique en 1905. Influencé par divers courants catholiques réformateurs de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle tels que le modernisme, le christianisme social et le mouvement liturgique, il avait rejoint le *Sillon* de Marc Sagnier<sup>34</sup>. Quand ce mouvement fut condamné par le pape Pie X en 1910, l'abbé Winnaert se retira à Viroflay, dans le diocèse de Versailles, où il fonda une chapelle et tenta de mettre en pratique une réforme

liturgique basée sur certains usages liturgiques oubliés<sup>35</sup>. Quelques années plus tard pourtant, en 1918, il avait quitté aussi bien sa chapelle que l'Église catholique elle-même.

- 27 Avait alors commencé pour lui et le petit groupe de fidèles rassemblés autour de lui, une longue errance spirituelle : protestantisme, Église vieille-catholique<sup>36</sup> puis un groupement théosophique d'Angleterre, « l'Église catholique libérale »<sup>37</sup>, par l'évêque de laquelle il s'était fait sacrer évêque, et finalement, isolement ecclésiastique. C'est dans cette situation de vide canonique que se trouvait Mgr Winnaert lorsqu'il fit la connaissance du père Lev en novembre 1929. De leur premier entretien, l'évêque de la petite Église se souvenait :

Le père G. [= le père Lev (NdA)], après m'avoir posé de nombreuses questions, m'a affirmé que l'Église orthodoxe actuelle n'est en rien différente de l'Église des Pères de l'Église indivise... Puis, il m'a demandé : « Monseigneur, pourquoi n'êtes-vous pas orthodoxe ? » Je lui ai répondu : « Comment pourrais-je ? Je suis Français ! » - « Et moi, m'a-t-il répliqué, ne suis-je point Français ? » - « Mais j'aime et je suis le rite occidental ! » ai-je répliqué. Il a continué : « L'Orthodoxie n'est pas un rite, elle contient tous les rites. »<sup>38</sup>

- 28 À l'issue de nombreux entretiens entre les deux hommes, Mgr Winnaert commença à connaître l'orthodoxie. Il se mit à étudier tous les auteurs orthodoxes modernes traduits en français, qui n'étaient d'ailleurs que des Russes : Khomjakov, Boulgakov, Philarète de Moscou<sup>39</sup>. En même temps, le père Lev l'avait dirigé vers le métropolite Euloge pour envisager la possibilité d'une éventuelle adhésion de sa communauté à l'orthodoxie. Ce dernier avait accepté d'être l'ambassadeur de Mgr Winnaert auprès du patriarche de Constantinople et avait soumis la question de son passage à l'orthodoxie à l'examen des théologiens orthodoxes de l'Institut Saint-Serge de Paris. Dans leur rapport, les professeurs de l'Institut concluaient :

Les grands événements grandissent d'une manière imperceptible. Certes, il est impossible de prévoir l'avenir de la communauté de Mgr Winnaert après sa réunion avec l'Église orthodoxe, mais il est aussi impossible d'exclure la possibilité que cette réunion pourrait être le commencement d'un mouvement nouveau, celui de l'Église orthodoxe occidentale. Les possibilités historiques sont diverses, mais elles sont pour la plupart uniques et, il le semble, il ne faut pas négliger ce que nous offre l'histoire ; l'Église orthodoxe occidentale ne serait-elle pas le premier pas vers la réunion de l'Occident et de l'Orient chrétiens ?<sup>40</sup>

- 29 Le métropolite Euloge se rangea à l'avis du collège des professeurs et appuya la demande d'adhésion à l'orthodoxie de Mgr Winnaert auprès du patriarcat de Constantinople. De plus, il témoigna de la sympathie envers l'évêque français en participant à des concélébrations en langue française tant en la chapelle de la communauté de Mgr Winnaert, rue de Sèvres, que dans son propre siège à Paris, la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky.
- 30 Pourtant, malgré plusieurs requêtes faites entre 1932 et 1935, et même un voyage du père Lev à Constantinople, le patriarcat hésitait à trancher. Dans une lettre adressée à Mgr Winnaert en 1935, le père Lev exprimait sa déception quant à l'écart de conception qui séparait les Russes de Paris et les Grecs de Constantinople à propos de ce qui pourrait s'avérer être les prémices d'une orthodoxie occidentale : « Le métropolite Euloge et les professeurs russes libéraux sont indignés de l'attitude de Constantinople. »<sup>41</sup> Une déception d'autant plus grande que la maladie de Mgr Winnaert rendait urgent le besoin d'une réponse définitive. C'est ainsi que le père Lev proposa à Mgr Winnaert de s'adresser au patriarcat de Moscou par l'intermédiaire de son ami Eugraph et de la confrérie Saint-Photius.

31 À l'époque, la confrérie était divisée en « provinces » dont la plus dynamique était celle qui avait Eugraph à sa tête, la Province Saint-Irénée, consacrée à l'Occident<sup>42</sup>. Au sein de cette province, Eugraph et ses confrères, convaincus de la dimension universelle de l'orthodoxie, étaient parvenus à un plan de travail élaboré dans les domaines dogmatique, canonique et liturgique accordant une attention particulière à l'étude des formes liturgiques qui prévalaient en Occident avant la généralisation de l'usage du rite romain au IX<sup>e</sup> siècle par Charlemagne et le schisme du XI<sup>e</sup> siècle d'avec les Églises d'Orient.

32 Ainsi, lorsque Mgr Winnaert s'adressa à la confrérie qui utilisait une forme liturgique combinant d'une part le rite des liturgistes anglicans, partisans du retour aux Pères, et d'autre part « l'ancien rite des Gaules », élaboré par le prêtre orthodoxe français Vladimir Guettée au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>, les jeunes confrères virent dans sa demande un signe de la Providence en vue du dépassement des clivages culturels entre l'Occident et l'Orient chrétiens. Dans leur rapport au patriarcat de Moscou, Eugraph et Lossky, alors président de la confrérie, écrivaient :

Quant au rite occidental, toujours réclamé aux Occidentaux par l'Église orthodoxe, les corrections indispensables : suppression du Filioque, présence de l'épiclese, communion sous les deux espèces (tout ceci réalisé depuis longtemps par l'évêque Winnaert) ne soulèvent aucune difficulté ; disons, au contraire, que le rite occidental est désirable pour la fortification de l'avenir de l'Orthodoxie en Occident. Par contre, tout éloignement ou attitude négative vis-à-vis du rite occidental est nuisible, car ce serait faire de notre foi universelle orthodoxe une foi spécifiquement orientale, nous plaçant ainsi en face de Rome et de l'œcuménisme, dans une situation fautive, comme si l'Orthodoxie abdiquait sa valeur universelle. Puis ce serait manquer de respect envers la tradition millénaire de l'Occident, d'avant le schisme. Les rites occidentaux furent écrits par les Pères célèbres d'Occident.<sup>44</sup>

33 En juin 1936, en réponse au rapport de la confrérie, le métropolite Serge de Moscou, remplaçant du *locum tenens* du patriarche de Moscou, publia un décret patriarcal favorable. Sous réserve de quelques modifications minimales, il acceptait la communauté de Mgr Winnaert dans l'orthodoxie sous l'obédience du patriarcat de Moscou, assurait la continuation de la pratique du rite occidental au sein de ces communautés, appelant en même temps à un travail d'approfondissement en la matière, et désignait les paroisses réunies à l'Église orthodoxe comme « Église orthodoxe occidentale »<sup>45</sup>.

34 Affaibli par la maladie mais soulagé d'avoir réussi à rejoindre canoniquement l'Église universelle, Mgr Winnaert publia un article adressé « à des occidentaux »<sup>46</sup>. Dans cet article, il expliquait que l'orthodoxie n'était pas une expression d'ordre géographique, qu'elle ne devrait pas se confondre exclusivement avec l'Orient et qu'elle pourrait aussi être occidentale et de langue française. Un développement qui, selon lui, n'aurait été possible que grâce à l'Église de Russie ; car c'est par elle, disait-il, qu'avait agi la Providence.

35 Dans son dernier article, publié juste avant sa mort en mars 1937, et qui allait prendre un caractère d'héritage spirituel, Mgr Winnaert paraissait serein :

Par les contacts que les circonstances politiques ont créés, l'Église russe, répandue actuellement dans le monde entier, semble destinée à faire connaître l'Orthodoxie à l'Occident chrétien ; par ses mystiques, ses philosophes, ses théologiens, elle prépare un épanouissement de vie spirituelle et de pensée religieuse que ses souffrances auront provoquée. (...)

Il ne s'agit pas de créer une Église russe de plus en France ni même une Église orientale de langue française, il s'agit de réaliser, avec l'aide de l'Église de Russie,

l'Église orthodoxe d'Occident, ayant, ou plus exactement, gardant son rite occidental, sa liturgie propre, ses traditions particulières, sa vie, son administration et devant aboutir un jour à l'exercice d'une autonomie complète.<sup>47</sup>

Cet héritage fut repris avec zèle après la mort de Mgr Winnaert par Eugraph, devenu prêtre, et la confrérie Saint-Photius.

## Eugraph Kovalevsky et « l'ancien rite des Gaules »

- 36 Celle-ci, étant depuis 1931 directement liée au patriarcat de Moscou, avait entamé des recherches liturgiques et historiques approfondies dans le but d'un rapprochement entre l'Orient et l'Occident chrétiens « par la liturgie vécue et non par les seules décisions hiérarchiques »<sup>48</sup>. C'est dans ce but que ses chercheurs avaient concentré leurs efforts sur l'étude et la restitution de l'ancien rite des Gaules, un usage liturgique utilisé jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle dans les régions correspondant à l'ancienne Gaule mais, avec des variations, pratiquement dans toute l'Europe occidentale.
- 37 Cet ancien usage liturgique, ce « rite paneuropéen occidental »<sup>49</sup> comme l'avait défini Maxime, le frère d'Eugraph, liturgiste orthodoxe reconnu, a pu être restauré à partir des manuscrits des lettres de saint Germain de Paris dans lesquelles ce dernier, évêque de Paris au VI<sup>e</sup> siècle, décrivait ce rite particulier, et qui avaient été découverts au XVII<sup>e</sup> siècle à Autun par deux érudits, Dom Edmond Martène et Dom Ursin Durand<sup>50</sup>.
- 38 Le résultat de cette reconstitution, appelé « Sainte Messe selon l'ancien rite des Gaules » ou « Liturgie selon Saint Germain de Paris », s'inscrivait, selon Eugraph, dans la continuité des travaux des érudits catholiques français du XVII<sup>e</sup> siècle qui s'étaient penchés sur l'étude du passé apostolique et patristique de la France comme Guillaume Morin, Denis Pétau et Charles Le Cointe, mais aussi du renouveau théologique orthodoxe russe du début du XX<sup>e</sup> siècle, incarné entre autres par Pavel Svetlov, Alexandre Katanskij, Viktor Nesmelov et Yan Orfanitskij, qui appelaient à un retour aux Pères et à la Tradition de l'Église indivise<sup>51</sup>.
- 39 C'est donc sur la base d'une telle synthèse opérée au sein de la confrérie Saint-Photius que se structura « l'Église orthodoxe occidentale » après la mort de Mgr Winnaert. Comme l'avait écrit Eugraph lui-même :
- Dieu m'ayant placé en France, je voulais dire à mes compatriotes « occidentalistes » – chercheurs surtout de l'idée de progrès en occident – que l'Occident est un pays de sainteté, et prouver aux « slavophiles » – qui voyaient dans l'Occident le danger romain, le danger laïc, le danger athée, et recherchaient les valeurs spirituelles dans leur culture russe – qu'il n'y a pas que la sainte Russie mais aussi la Sainte France<sup>52</sup>.
- 40 Quant à l'ancien rite des Gaules que les membres de la confrérie Saint-Photius voulaient restaurer, « il ne s'agissait pas d'une quelconque tolérance de telle ou telle coutume, mais de la restauration, dans l'Orthodoxie universelle, du visage légitime, immortel et orthodoxe de l'Occident. »<sup>53</sup>
- 41 Cependant, le clergé de la communauté de Mgr Winnaert, n'était pas encore prêt à abandonner le rite utilisé par son ancien chef pour se lancer dans l'aventure d'une restauration paraissant alors douteuse. Ainsi, en 1939 s'était créée, avec l'accord du patriarcat de Moscou, une église « de mission » ou « de confrérie », distincte de la paroisse de l'ancienne communauté de Mgr Winnaert, dans laquelle Eugraph et ses confrères pourraient se consacrer à la nouvelle rédaction du rite occidental.

- 42 Dans sa lettre sur la mise au point du rite occidental par cette église de mission, le métropolitain Serge de Moscou écrivait :
- Nous ne devons imposer notre rite oriental à personne sous quelque rédaction que ce soit. Que quiconque le désire se serve du rite occidental. (...)
- L'usage parallèle de deux formes de Liturgie, en particulier de la Liturgie eucharistique, n'est pas contraire à la Tradition, la seule chose à éviter étant l'improvisation, car il est nécessaire que la Liturgie procède d'une Tradition authentique, par exemple gallicane pour les Français ou romane expurgée.<sup>54</sup>
- 43 Quelques mois après cette lettre, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale conduirait à l'emprisonnement d'Eugraph par les troupes allemandes mais pas à l'interruption de l'œuvre de la confrérie. Avec la bénédiction du patriarcat de Moscou, un centre d'études liturgiques et une chapelle furent fondés à Paris, tous les deux sous le vocable de Saint-Irénée de Lyon.
- 44 En 1944, la chapelle devint la paroisse Saint-Irénée et le centre de recherches liturgiques l'Institut français de théologie Saint-Denys l'Aréopagite, directement rattaché au patriarcat de Moscou, où les cours étaient dispensés en français par un corps professoral qui comprenait entre autres les orthodoxes Alexis van der Mensbrugge, Alexandre Schmemmann et Constantin Andronikov, les catholiques Louis Bouyer et Dom Lambert Beauduin, et les protestants Pierre Burgelin et Jean Hyppolite<sup>55</sup>.
- 45 Ainsi, après plusieurs années de travail minutieux, le 1<sup>er</sup> mai 1945, la première célébration selon l'ancien rite des Gaules put finalement avoir lieu en l'église Saint-Irénée. L'émotion des participants pour la première réalisation de cette œuvre exigeante était si intense qu'Eugraph écrivit qu'« il semblait que les tombeaux s'ouvraient, que les Germain, les Césaire, les Martin, les Hilaire, suivis de leurs innombrables fidèles anonymes des premiers siècles, se levaient pour participer aussi à l'«œuvre en commun» de la liturgie »<sup>56</sup>.

## « L'Église orthodoxe de France »

- 46 La guerre étant finie et une ultime tentative de réunification de la diaspora russe sous l'obédience du patriarcat de Moscou ayant échoué, les paroisses du rite occidental acquirent un statut légal vis-à-vis de l'administration française, enregistrées à la Préfecture de Paris comme « Union des Associations culturelles orthodoxes françaises ». Les statuts déposés aux autorités faisaient référence aux buts de l'Union qui étaient notamment d'assurer l'exercice du culte orthodoxe pour les citoyens français sur le territoire de la France et des pays de l'Union française, de représenter la religion orthodoxe auprès du gouvernement et de restaurer et de défendre les traditions canoniques françaises<sup>57</sup>. En même temps, dans un souci d'affirmation de son caractère ecclésiologique par rapport au principe territorial, les statuts désignaient l'Union comme « Église orthodoxe de France » et non pas *en* France, exprimant de cette manière la volonté d'une identité orthodoxe locale, enracinée dans la tradition nationale française.
- 47 En cette fin des années 1940, les perspectives de l'Église orthodoxe de France semblaient prometteuses. À l'issue d'une période de plus de vingt ans de fermentation fructueuse, le petit groupe de jeunes Russes émigrés rassemblés au sein de la confrérie Saint-Photius avait réussi à accomplir quelque chose d'impensable quelques décennies plus tôt : organiser un réseau de communautés orthodoxes françaises utilisant un rite local puisé

dans les plus anciennes traditions chrétiennes de la région, fonder un institut d'études théologiques où une pléiade de professeurs de diverses confessions chrétiennes dispensait des cours en français, acquérir une reconnaissance juridique de la part des autorités civiles françaises et tout cela avec la bénédiction et sous la protection canonique du patriarcat de Moscou, une Église orthodoxe qui luttait à l'époque pour sa propre survie.

- 48 Cependant, le cours des événements s'avérerait tout autre. Entreprise nouvelle, pas encore suffisamment fortifiée et avec des exigences particulières, la formation d'une orthodoxie française locale allait être compromise par des incompréhensions, des appréciations divergentes et des antagonismes internes d'une orthodoxie qui peinait encore à trouver son chemin en pleine terre d'Occident. C'est ce climat de défiance qui a conduit à la démission de Lossky de la présidence de la confrérie Saint-Photius et à la fin officielle de celle-ci en 1950.
- 49 Trois ans plus tard, toujours dans le même climat tendu, le clergé et la plupart des fidèles de la paroisse de Saint-Irénée ont pris la décision de quitter le patriarcat de Moscou suite à un décret patriarcal qui déchargeait Eugraph de ses fonctions de recteur<sup>58</sup>. De cette rupture, la paroisse Saint-Irénée perdrait des fidèles ayant une contribution remarquable à l'orthodoxie en France comme l'iconographe Léonide Ouspensky, Lossky père et fils ainsi que le théologien Olivier Clément.
- 50 Le lien canonique avec le patriarcat de Moscou étant désormais rompu, commençait alors pour les membres de « l'Église orthodoxe de France » un long et difficile chemin où la vocation qu'ils avaient défendu jusqu'alors « d'être d'une part, orthodoxes totalement, sans équivoque ni déviation, unis dans la Vérité et l'Esprit à l'Orthodoxie universelle et, d'autre part, être de la France, de l'Occident »<sup>59</sup> allait se trouver grièvement compromise. D'autant plus que la levée, par le patriarcat de Moscou, de la protection canonique de « l'Église orthodoxe de France » s'est basée sur certains actes d'Eugraph que les autorités ecclésiastiques de russes ont jugés soit « anticanoniques »<sup>60</sup> et séparatistes<sup>61</sup>, soit non conformes à la pratique sacramentelle de l'Église orthodoxe<sup>62</sup>. Et bien qu'Eugraph se soit expliqué avec une lettre aux autorités du patriarcat de Moscou dès septembre 1953, ces mêmes accusations allaient continuer à peser sur les relations de « l'Église orthodoxe de France » avec les autres Églises orthodoxes auxquelles elle a été canoniquement liée jusqu'aux années 1990<sup>63</sup>.

---

## NOTES

1. Germain (évêque), « À propos de l'Église Catholique Orthodoxe de France », lettre ouverte en commentaire d'un document (et de ceux qui l'ont suivi) publié en juin 1979 par la revue S.O.P. », in : Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident. Renaissance d'une Église Locale*, Carbonnel Éditeur, Paris, 1990, p. 429.
2. Andronikof C., « L'avenir de l'Orthodoxie en Occident », in : *Le Messager orthodoxe*, n° 79 (II/1978), p. 8

3. Dans la langue grecque, l'adjectif *catholique* dérive de la conception aristotélicienne du « en général » (*to katholou*). À cette expression *katholou*, Aristote ne donne pas de sens géographique ni de sens quantitatif. Chaque fois qu'il la définit, c'est pour lui donner un sens qualitatif, désignant « la plénitude, la globalité, le générique ou bien l'unifiant ». *Catholique* est entendu de la sorte dans le langage chrétien orthodoxe. Voir Zizioulas J. (Métropolitain de Pergame), *L'Eucharistie, l'Évêque et l'Église durant les trois premiers siècles*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994, p. 121
4. École de théologie orthodoxe fondée en 1925 à Paris par des émigrés orthodoxes russes sous la direction du métropolitain Euloge, dans le but d'être la continuation de l'Institut théologique de Petrograd, fondé en 1917 après la fermeture des quatre Académies de Théologie russes par le gouvernement des Soviétiques ; l'Institut de Petrograd fut fermé à son tour quelques mois plus tard. Enregistré à l'Académie de Paris en 1931, l'Institut Saint-Serge a été reconnu par cette dernière comme Établissement d'Enseignement supérieur libre. Voir Kniazeff A., *L'Institut Saint-Serge. De l'Académie d'autrefois au rayonnement d'aujourd'hui*, Éditions Beauchesne, Paris, 1974, p. 44
5. Tachiaou A.-E., « Pause russe à Paris », in : *Synaxie*, n° 36 (4-6/1996), p. 88 (en grec).
6. Stavridis B., « Orthodoxie et Diaspora. La situation actuelle et la place canonique de la diaspora orthodoxe », in : *Text and Studies*, t. V-VI, Archbishop of Thyateira nad Great Britain, Londres, 1986-1987, p. 195 (en grec).
7. Tachiaou A.-E., art. cit., p. 89.
8. Kniazeff A., *Op. cit.*, pp. 81-82.
9. Behr-Sigel E., « Perspectives de l'Orthodoxie en France », in : *Contacts*, t. XVI, n° 45 (1/1964), p. 45.
10. Behr-Sigel E., « Présence de l'Orthodoxie russe en Occident », in : *Contacts*, t. XL, n° 143, 1988, p. 229.
11. En dehors du rassemblement ecclésial, l'émigration russe s'est aussi très rapidement investie dans l'organisation de sa vie culturelle : la tenue de conférences et de colloques jusqu'en 1924 dans les locaux de l'ambassade, dépendant encore du gouvernement provisoire russe, la constitution du Groupe académique russe, issu du Centre académique russe fondé à Prague et augmenté par des intellectuels expulsés de Russie soviétique en 1923, la fondation du Lycée russe à Boulogne-Billancourt et du Conservatoire Rachmaninov à Paris et la création de l'Association chrétienne des étudiants russes sont des exemples montrant l'attachement des émigrés russes à leur tradition culturelle comme moyen de préservation de leur identité nationale.
12. Kovalevsky M., « Témoignage », in : *Jean de Saint-Denis, in Memoriam*, Présence Orthodoxe, Paris (sans date), p. 16.
13. Pichon-Bobrinsoy O., « De Prague à Paris, itinéraire d'une orthodoxie en exil (1922-1926) », in : *Contacts*, t. LVII, n° 211 (3/2005), p. 201.
14. Argenty C., « L'Orthodoxie en Occident face aux confessions occidentales dans un monde sécularisé », in : *Messager de l'Exarchat du Patriarche russe en Europe occidentale*, n° 115, 1987, p. 26.
15. Behr-Sigel E., « Le ministère parisien (1928-1938) », in : *Contacts*, t. XXXIII, n° 114 (3/1981), p. 289.
16. Kovalevsky M., « Témoignage », in : *Jean de Saint-Denis...*, *Op. cit.*, p. 25.
17. Pour ces jeunes orthodoxes, le christianisme occidental de l'Église indivise du premier millénaire était lui aussi « orthodoxe », à savoir correct dans sa foi (du grec *orthós* [correct] et *dóxa* [foi]).
18. *Ibid.*, p. 20.
19. Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 23
20. Gillet L., « Evgraf 1928-1938 », in : *Jean de Saint-Denis...*, *Op. cit.*, p. 97.
21. Behr-Sigel E., « Le ministère parisien (1928-1938) », art. cit., p. 289.
22. Bourne V., *La Queste de Vérité d'Irénée Winnaert. Modernisme, Œcuménisme, Orthodoxie*, Labor et Fides, Genève, 1966, p. 222.

23. Behr-Sigel E., *Lev Gillet, un moine de l'Église d'Orient : un libre croyant universaliste, évangélique et mystique*, CERF, Paris, 1993, p. 192.
24. Behr-Sigel E., « Le concélébrant de Clamart et la fondation de la première paroisse orthodoxe française », in : *Contacts*, t. XLVI, n° 165 (1/1994), p. 4.
25. *Ibid.*, p. 8.
26. En août 1927 s'est tenue à Genève la première grande assemblée œcuménique rassemblant des théologiens anglicans et protestants de différentes dénominations et aussi orthodoxes, notamment l'archevêque Germanos de Thyatire pour le patriarcat de Constantinople et le père Serge Boulgakov de l'Institut de Théologie orthodoxe Saint-Serge de Paris. Bien qu'invitée, l'Église catholique s'est abstenue. Quelque mois plus tard, l'encyclique papale *Mortalium animos* a été généralement perçue comme une condamnation du mouvement œcuménique. Voir *Ibid.*, p. 10.
27. *Ibid.*, p. 15.
28. *Idem.*
29. Behr-Sigel E., *Lev Gillet, un moine de l'Église d'Orient...*, *Op. cit.*, pp. 186 & 202-203.
30. *Ibid.*, p. 203.
31. L'Église orthodoxe étant aussi une Église « catholique ». Le Symbole de la foi (ou Credo pour les catholiques romains), la formulation de la foi chrétienne faisant partie intégrante de la Divine Liturgie, formulé pour la première fois lors du I<sup>er</sup> Concile Œcuménique de Nicée en 325, complété par le II<sup>e</sup> Concile de Constantinople en 381 et confirmé par le VI<sup>e</sup> Concile de Constantinople en 680 (et qui n'est resté inchangé jusqu'à nos jours que pour l'Église orthodoxe) dit : « Et [je crois] en l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique ». Voir Minet P. & Lossky A., *Vocabulaire Théologique Orthodoxe*, Cerf, Paris, 1985, pp. 50-51.
32. Gillet L., « Orthodoxie française », in : *Regards sur l'Orthodoxie occidentale 1927-1957*, Gillet L., Winnaert L.-Ch.-I., Kovalevsky E., Balzon J. (éd.), Éditions Saint-Irénée, Paris, 1957, pp. 3-5.
33. Élisabeth Skobtsova, poétesse et mémorialiste russe émigrée à Paris, membre de la résistance française devenue religieuse, canonisée par l'Église orthodoxe.
34. Mouvement idéologique et social français issu de la revue du même nom fondée en 1894, le Sillon avait pour but de rapprocher le catholicisme de la République en prônant le rassemblement des catholiques de toutes les classes sociales sous l'idéal de la justice sociale. Jouissant de l'approbation de l'épiscopat catholique et ayant connu un important succès populaire jusqu'au 1905 mais critiqué de plus en plus au sein de l'Église catholique pour son modernisme social et sa position critique vis-à-vis de la notion d'autorité ecclésiastique, il fut finalement condamné par la lettre pontificale *Notre Charge Apostolique* du 25 août 1910.
35. Comme la célébration quotidienne de l'Office divin devant l'autel, le service sous-diaconal et la participation active de l'assemblée. Voir : Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 52.
36. L'Église vieille-catholique ou Union catholique internationale d'Utrecht est une Église qui regroupe les catholiques ayant refusé le dogme de l'infaillibilité pontificale et la juridiction universelle du pape proclamés lors du Concile Vatican I en 1870.
37. L'Église catholique libérale (*The Liberal Catholic Church*) est un mouvement religieux chrétien d'inspiration théosophique accordant une importance particulière à la recherche de la vérité, des mystères de l'univers et de la vie et du sens de la divinité. Il a ses églises dans de nombreux pays du monde.
38. Bourne V., *Op. cit.*, p. 225. L'ouvrage de V. Bourne constitue à ce jour la plus riche source publiée de documents liés à l'affaire de L.-Ch. Winnaert (V. Bourne étant le pseudonyme de Mme Yvonne Winnaert, épouse de L.-Ch. Winnaert jusqu'à l'entrée de ce dernier dans l'Église orthodoxe). Il n'est pas un hasard si Élisabeth Behr-Sigel, utilise cette même source dans la partie de son propre ouvrage de 1993 sur Lev Gillet, qui traite la question de L.-Ch. Winnaert.
39. *Ibid.*, p. 226.
40. *Ibid.*, p. 236.

41. *Ibid.*, p. 257.
42. Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 24.
43. La première reconstitution de cet ancien usage liturgique a été élaborée à partir des recherches sur la tradition liturgique gallicane de l'historien et théologien René-François Guettée (1816-1892), ordonné prêtre catholique romain en 1839 puis devenu prêtre orthodoxe en 1861 sous le nom de Vladimir. Cette première forme de la « liturgie gallicane » avait été célébrée une fois, en 1929, dans l'église de la confrérie Saint-Photius à Saint-Cloud, mais comme elle a révélé des faiblesses liturgiques, elle fut abandonnée. Voir *Ibid.*, pp. 28-29
44. Bourne V., *Op. cit.*, p. 283.
45. *Ibid.*, p. 294.
46. *Ibid.*, p. 296.
47. *Ibid.*, pp. 315-316.
48. Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 34.
49. *Ibid.*, p. 46.
50. Mendez M., *La messe de l'ancien rite des Gaules. Origine et restauration*, L'Harmattan, Paris, 2008, pp. 36-37.
51. Voir : Kovalevsky E., *La Sainte Messe selon l'Ancien Rite des Gaules ou Liturgie selon S. Germain de Paris*, Éditions Saint-Irénée, Paris, 1956, pp. 7-8 & 26.
52. Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 59.
53. *Ibid.*, p. 61.
54. « 1939. Lettre du patriarche Serge sur la mise au point du rite occidental par une Église de Mission », in : *Regards sur l'Orthodoxie occidentale 1927-1957*, *Op. cit.*, p. 27D.
55. Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 125.
56. Kovalevsky E., *La Sainte Messe selon l'Ancien Rite des Gaules...*, *Op. cit.*, p. 26.
57. « 15 août 1948. Statuts de l'Église Orthodoxe de France », in : *Regards sur l'Orthodoxie occidentale 1927-1957*, *Op. cit.*, p. 30D.
58. Voir : « Lettre de Son Excellence l'Archevêque Boris », in : *Messenger de l'Exarchat du Patriarcat Russe en Europe occidentale*, n° 15, juillet-septembre 1953, pp. 127-128 et « Compte Rendu de la séance du Saint Synode en date du 27 mars 1953 », in : *ibid.*, pp. 128-130
59. Kovalevsky M., *Orthodoxie et Occident...*, *Op. cit.*, p. 48.
60. Comme : « 1/ le fait de disposer arbitrairement des prêtres de sa paroisse ; 2/ l'organisation sans contrôle de paroisses dans diverses villes françaises sans les soumettre à l'administration de l'Exarchat de l'Europe Occidentale ; 3/ la légalisation indépendante des paroisses Saint-Irénée à Paris, de l'Assomption à Nice ainsi que celle des paroisses de province, sans mentionner leur appartenance canonique à l'Église orthodoxe Russe. » Voir « Compte Rendu de la séance du Saint Synode en date du 27 mars 1953 », *art. cit.*, p. 129
61. « Il y a quelque temps, le Recteur de la paroisse orthodoxe St Irénée à Paris, de rite occidental, l'archiprêtre Eugraphe Eugraphovich KOVALEVSKY commença à manifester des velléités de séparatisme vis-à-vis du Conseil auprès de l'Exarque du Patriarcat de Moscou en Europe Occidentale, dont lui-même était membre. », in : *Regards sur l'Orthodoxie occidentale 1927-1957*, *Op. cit.*, p. 128
62. « Or, l'archiprêtre E. Kovalevsky avait de quoi réfléchir. En tant que prêtre, il est fautif d'avoir agi à la légère avec les sacrements de la confession, de l'Eucharistie, du mariage, de la prêtrise ». Voir « Extrait de la lettre n° 160 du 5 juin 1953 adressée par Son Eminence Nicolas Métropolitain de Kroutitsy et de Kolomna, au Président du Conseil auprès de l'Exarque, Archimandrite Nicolas », in : *Ibid.*, p. 131
63. Après la rupture d'avec le patriarcat de Moscou, l'« Église orthodoxe de France » s'est successivement liée canoniquement avec l'Exarchat russe du Trône œcuménique en Europe occidentale (1953-1954), avec l'Église orthodoxe russe hors-frontières (1959-1966) et le patriarcat de Roumanie (1972-1993).

---

## RÉSUMÉS

La révolution d'octobre 1917 et la guerre civile qui s'ensuivit en Russie eut comme conséquence l'émigration de millions d'orthodoxes russes vers les pays de l'Europe occidentale et plus particulièrement la France. Persuadés depuis le début du déracinement que leur exil avait un caractère providentiel, les orthodoxes russes de France ont œuvré pour la réalisation d'une synthèse qui permettrait le rapprochement entre les chrétiens d'Orient et d'Occident et aboutirait au dépassement définitif des dilemmes identitaires historiques. Durant la période 1925-1953, la reconnaissance du français comme langue liturgique orthodoxe, la fondation de la première paroisse orthodoxe de langue française, l'acceptation dans l'orthodoxie d'un groupe chrétien français utilisant une ancienne forme liturgique gallicane, la recherche pour la reconstitution dudit « rite des Gaules » et les efforts pour l'organisation ecclésiastique d'une « orthodoxie française » sous l'obédience du patriarcat de Moscou, sont des exemples montrant l'engagement sincère de certains esprits pionniers au sein de l'émigration russe pour la réalisation d'une orthodoxie authentiquement occidentale.

## INDEX

**Index chronologique** : communisme, entre-deux-guerres, XXe siècle

**Mots-clés** : confrérie Saint-Photius de Paris, émigration russe, Institut Saint-Serge de Paris, langue française, orthodoxie, orthodoxie française, orthodoxie occidentale, patriarcat de Moscou, rite des Gaules

**Index géographique** : France, Russie, Union soviétique

## AUTEURS

### VASILEIOS PNEVMATIKAKIS

Doctorant à Institut Français de Géopolitique, membre de l'équipe de recherche CRAG, Université Paris VIII Saint-Denis